

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 30

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Boyer, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

més. — Remarquons ici qu'on donne le nom de vieux Sèvres à des pièces très rares, très précieuses, qui devraient s'appeler vieux St-Cloud ou vieux Vincennes.

En 1761, le fils du directeur de la fabrique de Frankenthal, dans le Palatinat, vendit à la manufacture de Sèvres le secret de la fabrication de la porcelaine à pâte dure ; mais pour utiliser ce secret, il fallait posséder le kaolin, produit naturel qui, en Chine et en Allemagne, avait permis de faire cette poterie, et dont aucun gisement n'était encore connu en France.

Quelques années plus tard, et par un heureux hasard, la femme d'un chirurgien de Saint-Yrieix, se trouvant dépourvue de savon, prit pour se nettoyer les mains une sorte de terre blanchâtre qui se trouvait partout dans le pays. C'était le kaolin. Désormais on pouvait fabriquer de la porcelaine à pâte dure pouvant résister à l'usage et rivalisant pour le décor et la richesse des tons avec la fameuse porcelaine chinoise.

La marque de Sèvres, qui a plusieurs fois été changée, a consisté longtemps dans un soleil d'or, puis dans une comète. Les soucoupes du temps de la Révolution portaient un bonnet phrygien, et, sous Louis-Philippe, les armes du roi étaient le signe distinctif de la fabrication.

Aujourd'hui, la marque représente le potier antique assis sur son tour, avec ces mots : « Manufacture nationale, Sèvres, » placés en exergue.

Trop tard !

A l'occasion de la grande solennité qui se prépare à Vevey, on voudra bien nous permettre de reprendre, dans un ancien numéro du *Conteur*, cet amusant épisode, dû à la plume spirituelle de M. A. C., de Vevey, et qu'on relira sans doute avec plaisir dans ce moment :

C'était en 1819.

Un noble lord de Londres entendit parler des préparatifs de la fête de cette année-là. Il se mit en route. Le voyage fut long, très long, et qui plus est, comme on le comprend, des plus fatigants. Passant de Londres à Paris, de Paris à Dijon, de Dijon à Pontarlier, de Pontarlier à Lausanne, puis à Vevey, lord John X, à force de persévérance, de tours de roues et de coups de fouet, arriva enfin, juste la veille de la fête, à six heures du soir, au principal hôtel de la cité veveysanne, qui était alors l'*Hôtel des Trois-Rois*, avant d'être l'*Hôtel Monnet* ou les *Trois-Couronnes* d'aujourd'hui.

Après avoir soupé, reconnu sa

chambre, il donna au palefrenier de la maison l'ordre suivant :

— Demain matin, vous réveillerez moi sans faute pour sept heures.

— Oui, monsieur !

— Vous frapperez avec le poing contre la porte. Si vous n'entendez pas la voix de moi dire « merci », vous entrerez et vous secouerez moi comme il faut. Comprenez-vous ?

— Bien, monsieur !

Une heure après, lord John X. dormait d'un sommeil justement mérité ; à minuit, il ronflait ; à sept heures, il ronflait ; à six heures du soir, hélas ! le lendemain, il ronflait encore.

On ne l'avait pas réveillé !!! Soudain un bruit de gens en goguette le fit tressaillir. Il regarda sa montre. Elle marquait sept heures ; mais quelle ne fut pas son amère émotion lorsque, à la lueur du soleil couchant, il constata qu'il était sept heures du soir et que, par conséquent, la représentation de la fête des vigneronns devait être close. Une formidable interjection britannique fit trembler les parois de la chambre, les poings du fils d'Albion se crispèrent de rage, et, sans songer à couvrir d'un chaste pantalon ses caleçons de nankin, lord John X. s'élança sur le cordon de la sonnette, qui, à la troisième secousse, se rompit soudain. A ce tapage, le domestique accourut. Pauvre garçon !... On voit d'ici la scène... Avoir donné des ordres pour n'être pas obéi ! Etre venu exprès de Londres pour ne rien voir ! Avoir assisté à la fête des vigneronns... entre ses draps, etc !... Mille millions de bretelles ! Il y avait de quoi pulvériser, dans la fureur d'une juste éloquence, le jeune palefrenier qui se confondait en excuses et se mourait de pâleur contre la paroi.

— Vous êtes une misérable... une stioupide ! Vous paierez le voyage de moi... Allez, dites à votre maître qu'il arrive. Il faut qu'on recommence la fête..., je paierai ce qu'il faut. »

Le pauvre lord, hélas ! eut beau offrir promesses et livres sterling, le comité de la fête, les chefs de la confrérie demeurèrent sourds à ses sollicitations.

Il était trop tard... n, i, ni, tout était fini !...

Si le pauvre lord s'en fut navré, si le palefrenier oublieux fut chassé de l'hôtel, le public veveysan, on le comprend, s'amusa fort de cette mésaventure.

Morale : Ce n'est pas le tout que de se coucher à temps, il faut se réveiller à l'heure ! Qu'en dites-vous, lecteurs ?

Curiosités statistiques.

Il existe dans ce moment 3,064 langages parlés par les habitants de la terre. Le nombre des hommes est presque égal à celui des femmes. La moyenne de la durée de la vie est de 38 ans. Un quart de la population de la terre meurt avant d'atteindre sa 17^e année. Sur mille personnes, une seule arrive à l'âge de 100 ans et à peine 6 à l'âge de 65 ans. La population du globe est d'environ 1200 millions d'habitants, dont 35,214,000 meurent chaque année, soit 98,840 par jour, 4,020 par heure, 67 par minute, et 1 et une fraction par seconde.

D'un autre côté, les naissances montent à 36,792,000 par an, 100,800 par jour, 4200 par heure, 76 par minute et 1 et une fraction par seconde.

Les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires, les tempéraments et les travailleurs plus que les gourmands et les fainéants, et les nations civilisées plus longtemps que les nations sauvages. Les grandes personnes ont plus de longévité que les petites. Les femmes ont une chance de vie plus favorable que les hommes avant leur 50^e année, mais moins après cette période. La proportion des gens mariés aux célibataires est de 75 pour 1000. Les personnes nées au printemps ont une constitution plus robuste que celles nées en d'autres saisons. Les naissances et les morts ont lieu plus fréquemment pendant la nuit que pendant le jour. On peut aussi ajouter que seulement un quart de la population mâle atteint l'âge de porter les armes et d'accomplir son service militaire.

Sous le titre : *Un mariage d'oiseaux*, M. Georges Boyer a composé les quatre délicieux couplets qu'on va lire et qui ont été mis en musique par M. Coedès. Cette charmante bluette, que nous empruntons à la *Famille*, de Paris, a été un des succès de Made-moiselle Granier, la gracieuse artiste du théâtre de la Renaissance :

Je vis une chose étrange,
L'an passé dans la forêt,
C'est l'hymen d'une mésange
Avec un chardonneret.
Avant la cérémonie,
Le futur s'en fut chercher
Les parents de son amie,
Qui logeaient dans un clocher.

Un orchestre de fauvettes,
Perché sur un tronc de houx,
Disait mille chansonnettes,
Sur le bonheur des époux.

Sur sa tête, la mignonne,
Avec art avait posé
Une charmante couronne
De chèvrefeuille rosé ;

L'époux, qui dans la bataille
S'était souvent signalé,
Avait un sabre de paille
Qui pendait à son côté,

Un orchestre, etc.

On prit place sous un hêtre
Aussi vieux que Salomon,
Un ramier tint lieu de prêtre,
Et fit un fort beau sermon.
Une goutte de rosée,
Dans un calice de fleur,
A la ronde fut passée ;
Chacun but en son honneur.

Un orchestre, etc.

Puis un repas délectable
Fut servi quand vint la nuit,
Et l'on ne quitta la table
Que longtemps après minuit.
Les grands parents de la dame
Regagnèrent leur clocher,
L'époux emmena sa dame,
Et chacun s'en fut coucher.

Un orchestre, etc.

Etiquette du cigare.

Voici les principes de l'étiquette du cigare en divers pays, c'est-à-dire la manière dont on procède quand on invite quelqu'un à fumer avec soi.

A l'île de Cuba, le caballero prend le cigare ou la cigarette entre ses lèvres, l'allume ainsi, pousse quelques bouffées et la tend à son ami, pour qu'il y allume la sienne. Même façon de procéder en Espagne. En Autriche, on allume sa cigarette et on tend à son compagnon l'allumette encore enflammée; on en agit ainsi, pour donner plus de temps à ce dernier. En effet, si on tend l'allumette enflammée avant de s'en servir, celui qui l'a reçue se hâte pour la rendre, avant qu'elle soit consumée.

Le Français tend toujours l'allumette à son compagnon avant de s'en servir. — L'habitude d'arrêter les gens inconnus dans la rue pour leur demander du feu est américaine, une mauvaise éducation seule permet d'agir ainsi. Cependant ce service ne se refuse pas, mais les gens bien élevés ne le demandent pas.

Onna novalla serpeint.

Vo cognâit bin lè serpeints, atant clliâo poutès bitès sein piatùes que ludzont, ribliont su la terra tot coumeint 'na navetta dè tisserand, què clliâo dâi vilhiès musiqués militérés, qu'on n'ein vâi pemin dè noutron teimps, et que fasont pou, pou, pou, tot coumeint l'épouffarè que s'infatè et sè dèseinfatè.

Eh bin ! y'ein a onco de 'na novalla sorta, que vo ne cognâit pas et qu'a étâ trovâie n'ia pas tant grandteimps.

On gaillâ, on bon pàysan, qu'avâi

atsetâ on bossaton dè bon vin rodzo, l'avâi met à la câva, decoutè lo bosset iò tegnâi lo penatset po lè vôlets et lè z'ovrà. Adon moutron coo, que trovâvè que cé vin étâi trào bon pi po lo lào fèrè agottâ, lo gardavè por li et lâi avâi met onna boâte à clliâ po que nion ne pouèssè allâ fotemassi après, et tegnâi la clliâ dein sa catsetta. Mâ, on dzo que l'étâi z'u défrou, lè vôlets que saviont que y'avâi lé 'na finna gotta que n'étâi pas po lào naz, n'ont pas pu lâi teni ; lo mor lào démedzivè, et m'einlèvine se ne vont pas eimprontâ tsi lo vesin, c'ein qu'on l'âi dit on « caoutchouque », que l'est on boué ein goma, qu'on s'ein sai po teri lo vin pè lo bondon. Mè compagnons, on iadzô l'uti ein mans, dècheindont pè la câva, font châtô lo bondon, lâi fourront ion dâi bets dè l'affèrè, et lè vouâiquie à fifâ què dâi sorciers, tant qu'à n'on moment iò lào seimbliè que cauqon rebenavè per amont, que l'on z'u poaire et que l'ont traci frou sein avâi lo teimps dè doutâ lo boué dè goma, qu'est restâ pliantâ dein lo bossaton.

Dévai lo né, que lo maitrè s'est reinvenu, l'invitè lo ami po allâ agottâ cé fameux vin rodzo ; mâ ein arveint que fâ à la câva, quand ye vâi cé affèrè riond que peindohivè su lè dâvoès et qu'avâi on bet einfatâ pè lo perte dâo bondon, sè met à boeilâ :

— Eh té bombardâ-te pas, vouâiquie 'na tsaravôuta dè serpeint que mè bâi mon vin !

Et mon gaillâ eimpognè on étala po trossâ l'étsena à clliâ pouta bite ; mâ la sorcière fasâi dâi dzingâiès dâo tonaire, que mé tapavè, mé le châtavè. Portant, ein arreinte dè tapâ, la serpeint restâ sein boudzi et noutron luron que sè créyâi l'avâi tiâie, s'ein va queri on bet dè litè que feind à n'on bet, et ein âovresseint la feinta avoué lè mans, ye pincè la serpeint avoué et la portè amont po la montrâ à sa fenna.

On ne vayâi pas tant bé et l'arrevè tot fiai amont lè z'égras avoué la vouivra.

— Vouâite-vâi, se fâ à sa fenna, clliâ guieusa dè bite, que mè fifavè mon vin ; mâ l'a se n'affèrè, va pi ! et....., mâ quand vâi sa fenna et l'ami que l'avâi invitâ que sè tegnont lè cotùes dâo tant que recaffavont, ye vouâitâ dè pe près clliâ serpeint, et que vâi-te ?...

C'étâi lo « caoutchouque » âo vesin, qu'étâi à mâtiti dépondu, dâo tant que l'avâi reçu dè coups avoué l'étala...

Vo pâodè peinsâ lo resto, lè sacrémeints et le « t'eimprontâi » dâo pourro diastro, quand ve cein qu'ein irè ; ne vo z'ein dio rein ; mâ du z'ora, quand

on va eimprontâ l'uti, on demandé : Voudriâ-vo mè prêtâ voutra serpeint, se vo plié !

L'AMI DE LA REINE

PAR CHARLES GRANDMOUGIN.

III

La reine poussa un cri et se sentit défaillir. Mais le sergent, emporté par son désir impérieux, lui avait ôté rapidement, d'un geste délicat, son loup de velours noir, à barbe de satin.

Il chancela et s'écria sourdement en s'affaissant sur sa chaise :

— La reine !

Puis d'un ton suppliant :

— Pardonnez-moi !

Marie-Antoinette, très pâle, lui répondit :

— Je vous pardonne ; mais vous me jurez de vous taire ?

— Je le jure.

— Toujours ?

— Jusqu'à la mort !

Et continuant d'un ton mystérieux et ferme, il fit d'une voix étouffée :

— Et d'ailleurs, je vous aime trop pour vous perdre !

— Vous... m'aimez ?.. fit-elle avec une stupéfaction vraiment profonde.

— Je vous adore !

Et d'un débit précipité et haletant, il lui dit :

— Oui, je ne suis pour vous qu'un inconnu, un fou, un coupable peut-être. Mais, écoutez-moi. Je vous ai vue pour la première fois quand vous n'étiez que la Dauphine, et que vous êtes entrée à Paris avec le Dauphin, solennellement, par la Porte de la Conférence. J'étais un des cavaliers du guet. La foule criait autour de vous. Vous êtes allée jusqu'à Notre-Dame, à Sainte-Genève, puis vous êtes revenue aux Tuileries. D'un seul coup j'ai été vaincu par votre beauté. Je me suis dit mille fois depuis lors que j'étais un insensé, un misérable, mais votre image ne m'a plus quitté. J'ai été possédé par vous, je le suis toujours ; ma volonté se tait, Dieu lui-même n'y changerait rien. Oui, moi, pauvre cavalier du guet, pauvre diable venu du pays de Bretagne, j'ai vécu toute une vie en quelques années, depuis votre première apparition ; car vous étiez pour moi plus que tout au monde. Et voilà que maintenant vous êtes devant moi belle, charmante, divine. Ah ! comme je vous aime ! comme je suis malheureux !..

Il cachait sa tête dans ses mains et pleurait. La reine se taisait. Jamais elle n'avait entendu un cri d'amour aussi sincère, aussi brûlant. Son cœur palpitait, désordonné. Il reprit :

— Oui, vous êtes la reine de France, la souveraine de tous, et je ne suis qu'un de vos infimes et obscurs sujets, mais personne au monde ne peut m'empêcher de vous adorer, car je vous sais bonne et tendre, car je vous vois belle et pure, car si j'avais été prince — et peut-être ai-je un cœur de prince — c'est moi seul qui aurais voulu vous chérir !... Ah ! pardonnez-moi ! Je blasphème ! Ma tête s'égare !..